

Jacques Coly

Entretien avec Didier Sorbé (revue *Diérèse*)

D. S. – Peut-tu nous dire le cheminement interne qui t’a conduit à l’écriture, à la poésie, par le truchement de quelles lectures et de quels poètes ?

JACQUES COLY. – Tout commence en 1966 avec la découverte dans la poubelle d’un immeuble boulevard de Picpus à Paris, où je travaillais comme apprenti chauffagiste, de trois livres de poésie Gallimard : *L’Ombilic des Limbes* d’Artaud, *Au cœur du monde* de Cendrars et les *Poésies III* de García Lorca. Je fus, comment dire, bouleversé à leur lecture, surtout Artaud pour ce cri qu’il m’a transmis, un cri proche de l’effet *larsen*. Quelque chose d’assez indéfinissable s’est enraciné dans mon esprit. Je n’avais lu auparavant, pour ainsi dire, aucun livre, et mon rapport à la poésie s’était limité à la lecture obligée, dans le cadre de l’école primaire, de quelques poèmes d’Hugo, Ronsard, Vigny ou Verlaine. Ce fut bien sûr mon premier choc littéraire et je me trouvais entraîné dans le vertige de l’écriture, ou plutôt de la pré-écriture, notamment avec la composition de textes de chansons destinés aux groupes de rock *The Seminoles*, puis *The Wild Snakes*, dont j’étais le batteur, et occasionnellement le chanteur. Puis le glissement de la chanson au poème s’est fait tout naturellement. Les portes se sont grandes ouvertes, jusqu’en cette zone de l’ombre et des échappées d’âme, l’immense domaine de la poésie et de l’expression poétique. C’était surtout le moyen pour moi d’opposer la poésie, où ce que je croyais être la poésie, à l’ennui et l’abrutissement de la vie. Ensuite, d’autres découvertes, celle des poètes de la *beat generation*, principalement Allen Ginsberg, mais aussi Gregory Corso, Bob Kaufman, Claude Pélieu, ainsi que celle des poètes "électriques" Matthieu Messenger et Michel Bulteau et des poètes néo réalistes comme Daniel Biga ou Franck Venaille, aboutit à donner le signal intérieur. Mon premier recueil ronéotypé *Les Mille cornes du diable* a été vendu à la sauvette et par des libraires du circuit alternatif parisien en 1973. Une partie de ces poèmes a été compilée en 2002 dans *Moi limace traînant la partie blanche des étoiles*.

D. S. – Tu n’a jamais cessé d’écrire depuis ce temps ?

JACQUES COLY. – Tout s’est arrêté en 1978. La page blanche. Obstinement blanche. J’étais un peu comme perdu dans le Grand Nord, au milieu d’une immensité blanche. Puis après bien des saisons, la neige a fondu et l’herbe a repoussé. C’était en 1996, presque vingt ans s’étaient écoulés, vingt ans où je n’ai pas ouvert un seul livre de poésie. La poésie, tu sais, est un culte étrange qui exige de longs silences.

D. S. – C'est dans cette phase bouillonnante de ré-criture qu'est édité ton premier recueil de textes et d'aphorismes *J'ouvre ma tête avec un ouvre-boîte*. Qu'est-ce qui a permis de faire aboutir ce livre au titre cocasse ?

JACQUES COLY. – Alain Breton, l'animateur éditeur de la Librairie-Galerie Racine, a qui j'avais envoyé un épais manuscrit, regroupant des écrits anciens ayant survécus et des textes récents, a réagit, dans un premier temps, en m'aidant à remettre un peu d'ordre dans tout cela et en m'accompagnant dans ma démarche d'écriture, puis, dans un second temps, en m'encourageant à l'édition de ce premier opus. Je lui suis redevable de s'être opposé à mes certitudes.

D. S. – Il est dit dans la quatrième de couverture de l'un de tes livres qu'à l'occasion de la sortie de ce recueil, tu reçus les encouragements de Jacques Prévert, que peut-tu nous en dire ?

JACQUES COLY. – Je crains de te décevoir. Je n'ai pas rencontré Prévert, hélas ! Des camarades de la Fédération Anarchiste qui ont aidé à la publication des *Mille cornes*, un peu contre mon gré d'ailleurs car je ne souhaitais pas être édité, l'ont soumis à Prévert qui fréquentait à cette époque un bar du Quartier Latin. Il en a semble-t-il apprécié le mélange d'humour et d'absurde et a écrit un petit mot d'encouragement à mon intention que j'ai détruis très vite. Il faut dire que Prévert représentait alors pour les jeunes gens comme moi qui s'identifiaient aux poètes de la modernité ce qu'il ne fallait surtout pas faire en matière d'écriture. Autant le dire franchement, Prévert faisait figure de "vieux con". J'ai surtout le regret aujourd'hui d'avoir négligé une occasion, peut-être. Il y a trois ans, je suis allé lui rendre visite au cimetière d'Omonville-la-Petite où il repose aux côtés de son épouse, de sa fille et d'Alexandre Trauner. Voilà pour la petite histoire qu'un éditeur tenait pourtant à relater, ça peut faire vendre !

D. S. – Tu comptes parmi les poètes qui ont beaucoup publié en revues ces dernières années, je cite pour les plus prestigieuses *Action Poétique, Rimbaud Revue, Friches, Verso, Diérèse, Décharge, Les Cahiers du Sens, L'Indicible Frontière, Arpa*, quel intérêt portes-tu à la publication de tes textes en revues ?

JACQUES COLY. – Écrire pour être lu. Tout simplement. Pour briser l'isolement, le silence, hurler avec les loups au cœur de la nuit. Il en va de même, je pense, pour chaque auteur, et seule la publication en revue, qui est un lieu d'échange unique, le permet. La plus petite des revues compte au moins 150 abonnés et circule de main en main, et l'on sait qu'un livre de poèmes n'est vendu qu'entre 50 et 100 exemplaires, dans le meilleur des cas. La poésie n'intéresse personne, mais il faut qu'elle soit publiée.

D. S. – Quand as-tu publié pour la première fois dans une revue ?

JACQUES COLY. – En 1971, j'envoie un premier texte au journal toulousain *Crève salope*, organe des lycéens révoltés, l'une des innombrables petites revues ou journaux subversifs surgis après la grande secousse de mai 68, qui déferlaient en marge des circuits officiels, échappant à tout contrôle et diffusés sous le manteau, avec comme dénominateur commun le refus des contraintes et des inhibitions et comme seul mot d'ordre *changer la vie !* Mais ce n'est qu'en mars 2000 dans *Vendredi noir* qu'est publié mon second texte *Il y a 100 millions d'années*, et que je commence à publier régulièrement en revues. En 2001, je publie dans la revue *Quetton L'Arttotal*, seule rescapée de la mouvance underground des années 70.

D. S. – Parallèlement à la publication de tes textes en revues, tu as édité plusieurs livres, pour la plupart illustrés de ta main, chez différents petits éditeurs de poésie. Comment un livre prend forme, qu'est-ce qui en détermine le besoin impérieux ?

JACQUES COLY. – Un livre, c'est la façon indéfectible d'investir le champ de l'édition poétique et nourrir une œuvre en mouvement. Se maintenir en vie, quoi. Le plus souvent, il s'agit de rassembler dans une même unité des textes éparpillés dans les revues au long des mois ou des années. Et puis soudain une œuvre est écrite avec une étrange violence, tel le vent furieux qui traverse l'espace. Et nous nous trouvons en présence d'un "jaillissement", tous sens dehors, rythmé d'images, de pulsions, d'angoisses sexuelles et de mort qui exige qu'une seule et même enveloppe matricielle emprisonne dans ses mailles l'éternité fugace d'instant au pouvoir mystérieux. C'est un livre qui naît et qui ne peut être rien d'autre.

D. S. – Un livre qui naît et qui peut-être participe, comme le prétend René Char, à ce que "le poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves" ?

JACQUES COLY. – Sans doute qu'il y a de ça. Quel poète peut prétendre le contraire ? Mais que restera-t-il de ces traces lorsque l'on est un poète inconnu et le demeurera. C'est un désir ardent, fou, passionné d'être dans ce monde avec ses mots, qui ne sont là, comme il a été dit, que pour suggérer un désespoir antérieur au langage. L'existence quelque part derrière les signes. Je n'ai aucune illusion, hormis celle un jour de quitter ce monde avec l'impression d'avoir réussi à combler un vide entre ce monde et moi. On peut toujours rêver le soir que lorsque des extraterrestres viendront sur terre, ne connaissant rien à notre poésie, ils emporteront mes recueils dans leurs soucoupes volantes plutôt que ceux de Pierre Reverdy ou Henri Michaux.

D. S. – Puis-je te poser cette question à laquelle, j'en conviens, il est toujours embarrassant de répondre : qu'est-ce qu'écrire pour toi ? Qu'est-ce que la poésie ?

JACQUES COLY. – Écrire, parce qu'il faut bien amener au jour le fou que nous sommes, comme l'a dit Paulhan. Écrire, parce qu'on a ça dans la peau, comme on a soif ou faim ou que le désir nous brûle. La poésie, lieu de tous les débordements, de tous les dépassements, ne se fait pas avec son cœur, mais avec son sexe. D'où ce mouvement pulsionnel, ce foisonnement même, rythmique, sulfurique, orgasmique. La poésie est insurrection permanente et n'est concevable que dans un état limite. Elle doit être hallucinée, pulsionnelle, destructrice, passionnée, éclatée, révoltée, meurtrière, terroriste, névrotique, volcanique, subversive, érogène, cunnilinguiste, éjaculatoire. On aura compris que la poésie doit passer par *le dérèglement de tous les sens*. C'est une manière de catharsis consciente. Le poète ne doit avoir rien de commun avec le monde civilisé, il doit être autant un voyeur intime qu'un dépeceur au grand jour. Peut-être que la meilleure poésie s'est écrite dans les bordels, les prisons ou les asiles d'aliénés. Comme le disait Arthaud, *un poème qui ne vient pas de la douleur m'ennuie*. La poésie résiste à toute définition et demeure une énigme. Elle autant acte d'écrire, acte-désir, acte délire, mais aussi acte politique, acte de lutte et de résistance contre tous les dogmatismes, tous les systèmes, tous les embrigadements, toutes les censures, toutes les barricades qui séparent les hommes, contre tout ce qui est un obstacle à la liberté de l'individu. *Lâchez les tigres de la révolution !*, ainsi que l'écrivait Daniel Biga en 1970 dans *Oiseaux mohicans*.

D. S. – On définit généralement ta poésie comme iconoclaste, violente et sensuelle, proche parfois de dada et du surréalisme, cela te semble-t-il correspondre à la réalité, comment la définirait-tu ?

JACQUES COLY. – Je reconnais volontiers en Breton et Tzara parmi ceux qui m'ont mis au monde en écriture. Cela dit, je n'ai jamais su dire quoi que ce soit de mes divagations poétiques. J'ai même refusé, pour cette raison, de participer il y a quelques années à une émission de *Radio libertaire* qui m'était consacrée sur l'invitation de Jehan van Langenhoven. Il n'y a qu'une chose que je pourrais dire au sujet de ma poésie : elle m'aide à vivre. J'ajouterai simplement cette citation de Michel Manoll, *je suis poète comme on est assassin : par légitime défense*.

D. S. – Tu pratiques différents types d'écriture : écriture de forme lyrique, écriture automatique, abstraite, avec des incursions parfois dans la poésie visuelle, cut-ups, ready-mades, collages, aphorismes, jeux lexicaux, poèmes courts, poèmes-récits, quelles sont les intentions, les raisons qui t'orientent vers tel ou tel de ces types ?

JACQUES COLY. – La notion de types, le cloisonnement des genres ne m'intéresse pas. Pour moi, il existe une écriture "poétique" qui traverse tous les genres. Ce qui importe, c'est qu'une écriture soit toujours en action et se nourrisse de sa propre énergie avec la nécessité d'établir une distance avec les écritures conventionnelles. Un éditeur m'a dit

un jour que j'avais "inventé" un genre littéraire, se situant ni vraiment *dans*, ni vraiment *en dehors* de la poésie. Je ne prétends pas d'ailleurs me définir poète, je tente seulement le devenir, ne serait-ce qu'au détour d'un seul poème. Les dissertations et gloses sur la poésie m'ennuie, laissons ça aux universitaires. Ce qu'il faut en poésie, au risque de me répéter, c'est lutter, résister, combattre, car l'air libre se raréfie dangereusement de nos jours, et rêver bien sûr, rêver toujours.

D. S. – Il y a me semble-t-il dans ta poésie une grande part "d'écriture automatique", cet art magique surréaliste, qui intervient dans tes poèmes, c'est ce qui apparaît en tous cas à leur lecture ?

JACQUES COLY. – Je pratique l'écriture automatique et j'ai toujours beaucoup pratiqué cette sorte de dictée de l'inconscient, si toutefois il existe une écriture qui agirait dans un état de virginité absolue de l'esprit, ce que je doute, et j'utilise également le procédé du collage. J'entends par collage le détournement, le rapt de mots, de phrases, d'expressions, de listes, de données techniques ou scientifiques relevés le plus souvent dans de vieux almanachs, qui agissent comme des révélateurs et animation rythmique de mon imaginaire.

D. S. – Tu reconnaîtras certainement avec moi que l'humour noir, l'incongruité, le sarcastique, la dérision sont une constante dans tes livres ; l'humour qui j'en conviens est un genre difficile car il ne faut jamais s'écarter de l'axe poétique ?

JACQUES COLY. – Tout est dérision. La naissance, la vie, l'amour, le sexe, le travail, la foi, la solitude, le rêve, l'art, la poésie, la mort. C'est Jacques Vaché, je crois, qui a dit : *l'humour est une machine à changer le malheur en plaisir.*

D. S. – Cet humour et cette dérision ne vont pas sans une certaine violence. Violence dans le ton, la force des images où dans les mots eux-mêmes, avec le désir parfois de provoquer, allant jusqu'à dédier un poème à la terroriste Ulrike Meinhof, membre historique de la Fraction Armée Rouge. Cette violence qui apparaît davantage comme un exorcisme sauvage, un cri profanatoire lançant ses mots tripes à l'air sur le visage lisse et brillant de l'éternel, n'est-elle pas finalement qu'un processus visant à masquer l'émotion ?

JACQUES COLY. – Je pense au contraire que la violence est l'expression d'une émotion qui nous dépasse, et la poésie, dont toute parole est violence, est le moyen de transmettre cette émotion. Mes textes sont bâtis, d'abord, sur leur valeur subversive. Je ne puis détacher mon expression poétique et ma critique radicale de la société et de ses valeurs. Un poète doit toujours être aux côtés de ceux qui luttent pour un monde meilleur, y compris par le moyen des armes. De ce fait, il doit être capable de descendre dans la rue et dédier son poème à la mémoire d'Ulrike Meinhof qui a été

éliminée par le pouvoir d'état. Là, est la violence véritable. Le pouvoir n'a qu'une logique, celle de la violence et de la coercition.

D. S. – Dans la plupart de tes textes, la femme est référence lumineuse. Thème souvent périlleux, car le risque est grand d'user de clichés ou de sombrer dans la mièvrerie. Le féminin célébré dans ta poésie, je pense à ton recueil *Comme un feu contraire*, c'est la femme, tout à la fois concrète et sublime, mystérieuse et charnelle, cette femme dont André Breton disait dans *Les vases communicants* qu'elle est *pierre angulaire du monde matériel*. Cette femme savoureuse, puisqu'elle est la chair même de la nature, semble être pour toi l'évidence poétique même, l'incarnation de la poésie ?

JACQUES COLY. – La femme, le corps, le désir sont en effet ces unités sensibles du monde matériel qui vibrent à tous les pièges des frissons du silence. Ma vision de la vie et du monde est fortement sexualisée. Le miracle érotique peut surgir à tout instant et sous toutes formes. Mon écriture est avant tout l'expression exaltée et sublimante de phantasmes aux frontières du réel et de l'imaginaire où Eros veille devant la mort qui vient. *Comme un feu contraire* se réfère à la puissance brutale et irréductible du désir. Culte de l'émerveillement où l'on voit à la lumière d'une femme en rupture avec le réel le signe de la pureté absolue, qui serait comme opposé au corps charnel et mortel. Poème-passion, poème-total, où l'on cherche un rêve en présence de la raison. *Contre le noir la femme se glisse et déplace les marges du lieu*, tel que l'a formulé le critique littéraire Jean-Paul Gavard-Perret lors de la parution de cet ouvrage. Nombreux sont les poètes, et sont sans doute les seuls, depuis Chrétien de Troyes à André Breton, qui ont célébré la femme énigmatique et fatale et, à travers elle, l'amour sublime qui permet "l'accomplissement du miracle". Freud confiait à l'assistance, lors de ses *Conférences sur la psychanalyse* en 1932, sur un ton à la fois pertinent et railleur : *si vous voulez en apprendre davantage sur la féminité, adressez-vous aux poètes*.

D. S. – Poète, ou comme tu le prétends, *tendant seulement le devenir*, tu es aussi plasticien, notamment par ta collaboration à différentes revues de poésie. Tu ne m'en voudras pas si j'affirme que ton œuvre plastique, constituée essentiellement d'encres, d'encres-gouaches, de laques et de collages, peut être considérée comme un prolongement de l'écriture plutôt qu'une œuvre peinte proprement dite. Tes encres ne sont-elles pas, en quelque sorte, des poèmes affranchis des chaînes du langage et de l'écriture ?

JACQUES COLY. – C'est en effet l'écriture, souveraine et totale, qui constitue la matière première de mon champ d'expression. Et c'est précisément la pratique de l'écriture, la manipulation du langage qui m'ont conduit inexorablement à sa transcription graphique. Je ne peins pas. Je n'utilise pas un pinceau ainsi que devrait l'être un pinceau. Comme Alechinsky, *je commence par des taches*. J'empâte, je marque, je raye, je frotte, j'égoutte, j'éclabousse, j'éponge sur une feuille vierge posée

à plat sur la table. C'est une course de vitesse qui s'engage entre le trait et l'esprit, entre la main droite et l'œil gauche. Le geste est proche de la calligraphie ou de l'*action-painting* qui sont des compromis entre la poésie et la peinture, donc de l'écriture. J'ai toujours privilégié l'écriture, plus cérébrale, plus introspective, plus expressive, et je pense que l'on ne peut être à la fois poète et peintre à part entière. Il existe peu d'exemples connus.

D. S. – L'écriture, serait donc prépondérante, si j'ai bien compris, par rapport à la peinture ou tout autre moyen de représentation esthétique ?

JACQUES COLY. – On ne peut opposer un art à un autre. La langue est le lien qui nous rattache au monde, et seule l'écriture, la poésie, ont le pouvoir d'exprimer, par la force de l'imaginaire qu'elle engendre, l'inexprimable. Elle permet en outre une mutation radicale de l'expression de la pensée. Je ne sais plus qui a dit, Lévi-Strauss peut-être, que *l'écriture n'est autre que de la picturalité asservie à une gestualité, la langue*. L'homme a commencé par peindre avant d'écrire, mais il n'a transmis en réalité que des traces mystérieuses. Nombreux sont les préhistoriens qui ont essayé de percer, par exemple, le sens et le message de l'empreintes de mains, dites "mains négatives" ou "positives", sur la paroi des cavernes sans jamais y parvenir réellement. Alors que dès l'apparition de l'écriture cunéiforme, née surtout de la nécessité ressentie par ces hommes de conserver la trace de leurs échanges, la communication des idées devient prépondérante, tout en restant l'apanage d'une caste, celle des scribes. La langue a évolué du "signe-image" au "signe-son". L'écriture poétique, qui traduit en mots la nécessité d'agitation intérieure du poète qui dit ses fulgurances, telles des illuminations, exige, inconsciemment ou non, qu'il mette sa cervelle sur la table. Ce n'est pas le fait du hasard si se sont les poètes qui ont payé le plus lourd tribut à la folie et au suicide – *Les mots qui font des trous, des trous de mort*, scandait Jean-Pierre Dutrey.

D. S. – Tu as collaboré avec Daniel Martínez, responsable de la publication de la revue *Diérèse*, à la réalisation de deux ouvrages : *Le Bestiaire de Vénus*, où l'on peut admirer tes collages sur le thème de la femme "noétique" (de la pensée et du déluge, selon l'interprétation que tu en donnes), avec en regard des poèmes de Daniel Martínez ; et *Feeders*, œuvre proche de l'art brut, où tu es cette fois l'auteur des textes et Daniel Martínez, des illustrations. Est-ce que cette collaboration à ces œuvres communes, loin des exercices formels ou des divertissements gratuits, où peintre/poète apporte sa propre vision de l'art dans une relation de connivence étroite, s'inscrit dans une réalité à part ?

JACQUES COLY. – Complètement. Et cette réalité est de l'ordre d'un désir et d'un plaisir partagés où deux créateurs en vis à vis se répliquent et s'écoutent l'un l'autre sans jamais entraver la liberté créatrice de chacun. C'est la rencontre de deux univers où s'embrassent en un seul regard deux ordres de la réalité. C'est un dialogue suivi

avec Daniel Martinez, avec qui je partage la même approche complexe de l'écriture et du monde, parce qu'excitant et stimulant (chaque poème et peinture nous est parvenu par la Poste et garde cette part d'inattendu), qui fait rivaliser dans un espace unique la puissance de la couleur et la violence des mots, le visible et le lisible, dans un même souffle, en un seul et même acte, mais avec des moyens distincts. Il y a une pensée de Marpa, l'un des fondateurs du bouddhisme tibétain, qui éclaire superbement ce qui vient d'être dit : *As-tu rencontré deux hommes sur le chemin en venant ici ? — je ne les ai pas rencontrés. — Tu ne les as pas vus hommes mais oiseaux.*

D. S. – J'ai relevé dans l'un de tes textes ces mots : *le poète sait qu'il n'y a pas de ciel, rien qu'un trou bleu, bien que n'ignorant rien de l'inanité du commentaire face à l'éclair de l'aphorisme, qui pourrait d'ailleurs à lui seul définir ta poésie, puis-je te demander de tenter de nous expliquer celui-ci ?*

JACQUES COLY. – Ce sont des mots qui me sont venus comme ça. Chacun peut les interpréter à sa manière. Cet aphorisme me fait penser à l'anecdote de Thalès, rapportée par Platon, qui contemplait le ciel au point de tomber dans un puits qui se trouvait devant lui. Mais nous sommes là dans le domaine de la philosophie.

D. S. – Concernant ton poème *J'ai vu*, écrit en 1974, dans un style déjà affirmé, que je tiens pour l'un de tes plus beaux textes, où l'on perçoit nettement l'influence "beat", d'ailleurs dédié à Allen Ginsberg, j'aimerais, en conclusion de cet entretien, que tu me dises ce que tu as "vu" parvenu en haut du chemin de crête ? Tu te souviens que Rimbaud a dit que le poète doit se faire voyant.

JACQUES COLY. – Rimbaud a cessé d'écrire des poèmes, il vécut ensuite misérablement et est mort dévoré par la gangrène. Cela pour dire que *j'ai vu* là où commence et finit la nuit, et transformé ma révolte réelle en mots conquérants de l'irréel comme pour signifier l'objet de mon désir. En fait, ce poème est fortement inspiré de *Howl* d'Allen Ginsberg, publié en 1956 par City Lights Books, qui est l'un des textes majeurs du 20^{ème} siècle par son approche inédite de la poésie jetée à la face de l'Amérique hypocrite et, plus généralement, de la civilisation occidentale, qui commence par : *J'ai vu les grands esprits de ma génération détruits par la folie, affamés hystériques nus...* Sans éprouver forcément le besoin de relire ce livre de révolte, beau et déchirant, il m'a imprégné durablement.

D. S. – Cet entretien est terminé, as-tu quelque chose à ajouter pour ta défense ?

JACQUES COLY. – Je ne recommencerai pas.

Mc Brides Irish Pub, Paris, le 23 octobre 2004.